

Le paysage était bien alpestre, c'était dans tout le développement de l'horizon un hérissément de montagnes bleuâtres aux cimes blanches s'égouttant par des torrents gros ou minces, des filets d'eau que l'on franchissait d'une enjambée ou des rivières glacées dont les Autrichiens par bonheur n'avaient pas brûlé les ponts.

Ponto plaçait ses vedettes au bas de son mamelon, lorsque tout à coup, derrière lui, d'un sentier du bois de sapins, sortirent quelques cavaliers à pied traînant péniblement des chevaux écloppés ; dans la pénombre du bois, le sergent les prit pour des hussards français, il allait leur parler, mais au brusque arrêt des cavaliers, il reconnut des Autrichiens.

Les cavaliers essayaient de monter en selle, un des hommes de Ponto tira sur le groupe, un cheval s'abatit, jetant le désordre dans la petite troupe et barrant le sentier.

—Foncez ! cria Ponto à ses trois hommes en relevant un fusil qui allait tirer, il sont à nous !

Les hussards autrichiens lâchaient les chevaux et sautaient, les sabres à la main, en avant d'un des leurs, un officier, qui cherchait à fouiller dans les fontes du cheval blessé. Mais au bruit du coup de feu, des Français dégringolaient du campement à travers les sapins, une vingtaine de fusils maintenant allaient barrer la route aux cavaliers armés seulement de leurs sabres.

—Allons, rendez-vous, cria Ponto en leur faisant signe de jeter leurs armes.

Les hussards se consultèrent, il n'y avait pour eux aucune possibilité de passer. Celui qui essayait de prendre ses pistolets dans ses fontes abandonna son cheval et regarda un instant de tous côtés comme pour chercher une voie de salut.

Il dit quelques mots aux autres et jeta son sabre sur la route.

Ponto fit entourer ses prisonniers et remonta avec eux la pente du mamelon après avoir placé ses vedettes. Il était embarrassé de ses cinq Autrichiens et se demandait s'il n'allait pas les expédier en arrière au gros du corps d'armée, mais pour cela, il lui fallait fournir une escorte et dégarnir son poste. La nuit qui tombait rapidement fit cesser ses hésitations, il se décida à garder ses prisonniers jusqu'au lendemain.

Dans les ruines, les soldats cherchaient tant bien que mal à se caser pour la nuit ; il était défendu de faire du feu, mais ils avaient découvert quelques chambres à peu près couvertes, et après avoir mangé les croûtes restées au fond des sacs, s'apprêtaient à dormir aux sifflements de la brise âpre qui faisaient longuement et lugubrement gémir au-dessous d'eux les grands sapins du bois.

Frédéric Ponto et l'officier prisonnier s'installèrent sur des pierres éboulées, dans le fond d'une grande chambre ouverte à la bise par une large brèche qui laissait voir les cimes des sapins balancées à tous les souffles.

Le sergent offrit la moitié de sa maigre pitance à l'officier qui, poussé sans doute par la faim, ne se fit pas prier et, tous deux côte à côte, le Français et l'Autrichien, dînèrent silencieusement.

Le dernier morceau avalé, Frédéric, pour tromper

sa faim, tira de son sac la pipe de Meisenheim et la bourra d'un reste de tabac.

Comme il se rasseyait à côté du prisonnier, un rayon de lune, se glissant par la brèche, tomba sur le fourneau de la pipe. Le prisonnier, qui se tirait mélancoliquement les moustaches, sursauta tout à coup en étendant la main.

—Vous voulez voir ? dit Frédéric étonné et flatté.

—Mais...cette pipe...fit l'officier, et la prenant des mains de Frédéric, oui, c'est elle, c'est la mienne, c'est ma pipe ?

—Comment ? demanda Frédéric.

—D'où la tenez-vous ? Qui vous l'a donnée ?

—On ne me l'a pas donnée, répondit Frédéric en regardant attentivement son interlocuteur, je l'ai gagnée à l'armée de Sambre-et-Meuse, là-bas, en Allemagne, à la défense d'un pont attaqué par...

—Par mes hussards, du côté de Kreuznach ! Alors c'était vous qui commandiez les défenseurs du pont et qui avez ramassé ma pipe...Je vous ai aperçu dans la fumée...

Les deux hommes s'étaient levés. L'officier tendit la main au sergent.

—On peut se battre et s'estimer, dit-il.

Il s'était avancé vers la brèche et regardait la pipe au clair de lune.

—Oui, voilà mon nom : "*Praczy, 1790*," gravé sur l'anneau ; et celui au-dessous : "*Ponto, 17 frimaire an IV*," c'est le vôtre ?

—Oui, mon commandant.

—Ecoutez, reprit le Hongrois, après un instant de silence, consentiriez-vous à me la rendre ?

Ponto n'hésita pas.

—Ah ! impossible, j'y tiens trop...vous devez comprendre. Ça, c'est un souvenir J'y tiens presque autant qu'à ce fusil d'honneur que j'ai attendu deux ans... Tenez, c'est un souvenir de la même affaire...

Le sergent montrait la plaque de son fusil au commandant hongrois.

—Mais pour moi aussi cette pipe est un souvenir, reprit le Hongrois ; en 1790, quand je quittai le service pour m'en aller cultiver mes vignes dans mon pays, au fond de la Hongrie, un de mes vieux hussards me sculpta cette pipe et me la remit au nom de tout l'escadron en souvenir des campagnes que nous avions faites ensemble contre les Prussiens et les Turcs. Je ne croyais, ma foi, plus jamais reprendre le harnais, mais je me suis ennuyé et le bruit de vos guerres, à vous Français, que nous ne détestons pourtant pas, nous autres Hongrois, la clameur de vos batailles me tenta...

Frédéric Ponto, pour montrer qu'il ne voulait pas se déposséder de sa pipe, devenue plus glorieuse à ses yeux, la rangeait dans son sac pendant que l'officier parlait.

—Si je vous l'achetais ? reprit le Hongrois.

Frédéric fit un geste indigné.

—J'ai encore quelque argent, tenez, tout est pour vous si vous me la rendez, dit le hussard en sortant de ses poches une poignée de pièces d'or.

Le sergent l'arrêta.

—Et moi, je n'ai que ça, dit-il en tirant de sa poche quatre ou cinq sous de France mélangés à des petits kreutzers vert-de-grisés, mais je garde ma pipe !...